

## Chapitre 31

### Action... Caritative ?

**A**vant de repartir vers la ville de Washington Simon laisse au cocher le temps d'allumer les deux lampes à carbure qui éclairent vers l'avant de leur lumière blanche et crue, et le fanal rouge de l'arrière. Il fait assez frais, ce soir, près du Potomac et Hélène revêt une veste de laine tricotée par Lucie. Nous voici repartis et la route me semble plus longue que la dernière fois. Il fait nuit et ce n'est qu'au bout de presque dix minutes que nous trouvons une avenue éclairée au gaz. Nous sommes plus au calme parce que la chaussée est pavée de bois et les ressorts de la voiture fermée absorbent bien les secousses. Je puis enfin faire les présentations de façon plus complète. Simon Casaubon est en civil et, ma foi ; fort élégant. Il fait sombre dans la voiture, mais à la lueur furtive des réverbères j'ai quelques aperçus de sa mise.

- Malgré l'heure tardive, l'Amiral a pour mandat de vous conduire à la résidence de France parce que l'ambassadeur tient à tout prix à vous rencontrer sans délai.

- Mais pas moi ! » s'inquiète Hélène.

- Tous les deux. Vous êtes tous deux porteurs de passeports diplomatiques français et il tient à vous donner lui-même le contexte général diplomatique de la France vis-à-vis de cette guerre. Dans la mesure où vous serez nécessairement amenés à rencontrer de ce côté-ci du Potomac des représentants militaires, ne fût-ce que du service de santé en plus de cette Mademoiselle Barton, Son Excellence veut lui-même mettre les choses au clair avec vous. Vous serez logés par l'Amiral qui a fait mettre deux chambres à votre disposition pour ce soir. Demain il fera jour et vous devrez vous présenter à l'un des services de sécurité, nous saurons exactement où demain matin au plus tard. Je veux dire que nous aurons le télégramme dans la nuit. En raison de votre statut de bons offices, le département d'État a fait demander de vous recevoir en un seul lieu où vous rencontrerez le représentant de la Police de Washington, un officier du *Secret Service*...

- Mais je sais où. Je n'ai pas ouvert le pli que m'a donné le capitaine de cavalerie de la part de Pinkerton.

- Je croyais qu'il ne voulait plus te voir.

- Comme son agent, évidemment, mais comme personne à surveiller, pourquoi pas ? Il n'est pas dit que je le rencontrerai en personne.

- Bon, tu l'ouvres cette lettre ? »

Je prends le pli dans ma sabretache et en brise le sceau. La lettre est de Pinkerton lui-même. Il a un mot aimable pour Hélène et moi et m'assure qu'il a tout réglé pour que nos formalités d'accueil soient les plus brèves possibles et se fassent en un lieu unique. Ce sera sur Pennsylvania Avenue à deux pas du parc de la Maison Blanche dans l'un des bureaux locaux du *Secret Service*. Lorsque je lui indique ceci, Simon a une mimique grimaçante.

- Je me demande comment l'Ambassadeur va prendre cela. J'ai l'impression que ce fichu Écossais commence à lui courir sur le haricot. »

Hélène me regarde, sidérée. « À faire quoi sur le haricot ?

- À lui « courir sur le haricot ». Cela signifie que Pinkerton commence à sérieusement déplaire à Son Excellence le Baron Henri Mercier de Lostende, ma chère. Il s'agit d'une expression colloquiale qui n'est pas à utiliser dans le monde.

- Je vois. En un mot comme en cent, « *Pinkerton pisses him off*<sup>1</sup> ».

- Tu as tout compris. »

Simon me regarde à son tour apparemment sidéré de voir que ma fiancée a la langue fort bien pendue et ne semble pas le moins du monde bégueule. Nous quittons à nouveau les avenues bien éclairées pour retrouver la rue au revêtement de sable tassé. Simon nous explique que le malheur de l'ambassade de France est que ses locaux sont dispersés dans divers quartiers de la ville et qu'il n'est pas facile de réunir tout le monde. Washington est une ville étendue et pleine d'espaces verts. Les distances sont assez grandes et il serait plus que souhaitable de pouvoir acheter

---

<sup>1</sup> Littéralement : « Pinkerton le fait pisser » ce qui correspond en français à « Pinkerton le fait chier ».

ou faire construire un grand bâtiment pour y regrouper tous les services. En outre, il y a aussi les services consulaires qui ont d'autres besoins que l'ambassade. Mais tout ceci n'est pas d'actualité.

Ces soucis domestiques intéressent essentiellement le personnel diplomatique français. Si Simon m'en a touché quelques mots au cours de nos rencontres précédentes, l'Ambassadeur Mercier s'étend davantage. D'après lui, le gouvernement impérial a d'autres engagements de dépenses plus pressants que d'améliorer le fonctionnement de sa représentation à Washington.

En particulier il faut finir de payer les frais des opérations en Europe et financer la nouvelle opération au Mexique. Heureusement que la colonisation de l'Afrique commence à rapporter mais il faut aussi entretenir l'Armée d'Afrique du Nord et payer les opérations le long du fleuve Niger à la recherche de la ville mythique de Tombouctou.

Il faut, également en Afrique, contrer l'avance de la couronne britannique au Soudan oriental et les aventures portugaises dans la zone de la province d'Angola. Bref, l'investissement à Washington attendra, d'autant plus que si l'Empereur a proclamé la neutralité dans ce conflit « interne aux États-Unis », il est satisfait que cette crise grave mobilise les troupes de Washington contre ses propres citoyens.

Pendant ce temps il aura les mains libres pour mettre sur pied cet Empire pro-européen du Mexique avec un Empereur de la famille des Habsbourg qui a le soutien de la France, certes mais aussi de la Couronne belge. Encore faut-il décider Maximilien à accepter la couronne du Mexique. Pour le moment, depuis la convention de Londres, la France, l'Angleterre et l'Espagne sont prêtes à envoyer un contingent militaire pour mettre de l'ordre au Mexique. Juarez, un général insurgé, a mis un moratoire de deux ans sur la dette extérieure du pays en raison de l'état des finances du pays. La dette mexicaine envers l'Espagne ou l'Angleterre est largement supérieure à celle contractée envers la France. Alors, la Reine Victoria qui est réticente à voir son cousin Maximilien de Habsbourg et sa jeune épouse Charlotte fille du Roi des Belges Albert 1<sup>er</sup> se risquer dans ce « pays de sauvages » qu'est le Mexique, la Reine, donc, a ouvert les cordons de la bourse pour participer à une opération qui lui permettrait de recouvrer tout ou partie de sa créance.

- Excellence, tout ceci est bel et bon mais nous sommes en Amérique du Nord en plein conflit grave qui est en fait devenu une guerre civile.

- Je sais fort bien tout cela, mon jeune ami. D'ailleurs vous avez une position qui me paraît assez curieuse. Vous vous trouvez en Caroline du Sud où vous semblez vous installer, mais vous continuez à être rémunéré comme fonctionnaire de l'État français, j'ai du mal à comprendre cette situation. On m'a dit que vous avez eu contact avec ce sinistre personnage qu'est Pinkerton et que c'est dans ses locaux que vous avez rendez-vous pour établir votre lettre de circulation en tant que parlementaire de bons offices au sujet des blessés de guerre. Vous avez un statut qui me semble bien compliqué. Et Mademoiselle Toppenot, que vient-elle faire dans ce dispositif ?

- Mademoiselle Toppenot est ma fiancée. Pour le moment, la situation à Charleston est encore un peu compliquée mais nous nous marierons sans doute en décembre. En temps de paix, j'exerçais la profession de géomètre privé à Charleston. Avec la guerre, j'ai mis mes compétences au service de la ville. Comme je m'adonne à la photographie, M<sup>elle</sup> Toppenot s'est elle aussi intéressée à cet art et nous avons réalisé de nombreuses prises de vues que nous avons développées et tirées. Seulement, après l'horreur de la première bataille rangée de cette guerre, qui va hélas durer assez longtemps, nous avons pris la décision de nous engager sérieusement pour soulager les blessés de guerre. Sans nous occuper du camp auquel ils appartiennent. Et il y a un gros travail à faire tant l'état de la médecine est déplorable en Amérique du Nord.

- C'est bel et bon, mais l'Ambassade ne vous sera d'aucun secours, ce n'est pas notre mission.

- Nous ne demandons rien, Excellence. Nous disposons de lettres de sauf-conduit de la Confédération et de laissez-passer de l'Union. Mais ce que vous avez fait pour nous en nous faisant tenir un passeport diplomatique pour M<sup>elle</sup> Toppenot et en renouvelant mon visa diplomatique est infiniment précieux. Cela nous assure une certaine immunité. De toute façon nous ne nous éterniserons pas de ce côté-ci du Potomac. Nous tenons surtout à établir un lien fiable et officialisé entre M<sup>elle</sup> Clara Barton et nous.

- Mais dans quel but ?

- Pouvoir faire revenir chez eux les blessés définitivement inaptes au combat.

- Mais c'est le cas, non ?

- Pas pour les blessés ennemis. Ce que nous voulons réussir, c'est faire repartir les Unionistes vers l'Union et les Confédérés vers la Confédération. Il y a tout un protocole à mettre en place et c'est d'autant plus difficile que ni l'Union, ni la Confédération ne veulent que le sort des blessés soit une affaire d'État mais tiennent à ce que cela reste une affaire des sociétés de bienfaisance. Tant nous que M<sup>elle</sup> Barton allons devoir déployer des trésors de diplomatie pour nous faire entendre des autorités militaires et obtenir le retour vers leurs familles de certains blessés et leur éviter ainsi de mourir dans des camps de prisonniers après avoir échappé à la mort dans les hôpitaux militaires de campagne où les auront conduits leurs blessures. Et de toute façon, les hôpitaux d'infrastructure ne sont pas beaucoup plus salvateurs que ceux du front.

- Donc, vous n'aurez plus de vos activités secrètes ?

- Il n'en est plus question, ni pour l'état-major confédéré, ni pour M. Pinkerton. Cela devenait inutile tant pour l'un que pour l'autre.

- Je préfère. Je ne voudrais pas que vous preniez ombrage de mon intérêt, mais après votre entrevue avec Clara Barton, revenez me voir. Il me serait toujours possible à l'occasion de discussions informelles de présenter à nos amis américains comment nous, en France, traitons la question des blessés de guerre et de la libération des prisonniers trop gravement blessés pour reprendre le combat. Cela ne constitue aucunement un ordre ou une injonction avec force d'obligation, mais si je puis vous rendre service...

- Excellence, je vous remercie du fond du cœur. Je n'osais espérer avoir l'autorisation de vous prendre de votre temps, si précieux j'en suis sûr.

- Le temps. C'est ce qui nous manque, à nous qui avons des montres. Les peau-rouge n'ont pas de montre, mais ils ont le temps. Il n'empêche, je trouverai toujours un moment pour vous recevoir. »

Après avoir pris congé de ce diplomate ma foi fort courtois et qui semble bien disposé à notre égard, nous voici à nouveau en voiture pour nous rendre cette fois chez l'Amiral attaché militaire. Le temps s'est couvert et il s'est mis à tomber une espèce de crachin somme toute assez désagréable. Le cocher peste en essuyant les verres des feux de route qui se brouillent de fines gouttes d'eau. Heureusement, il s'agit de lampes modernes avec un verre chaud abrité qui diffuse la flamme laquelle se reflète sur un miroir en cuivre nickelé de forme concave et un verre « froid » qui protège la lampe elle-même de tout contact avec l'atmosphère ambiante. Pour éviter les chocs thermiques qui risqueraient de faire éclater le verre.

Le bruit des sabots fait clop-clop-clop sur le sable humide de la route et la voiture avance dans un grincement de ressorts et le doux cliquetis des cuirs et des gourmettes du harnachement de l'attelage.

- À ton avis, Simon, pourquoi Lostende est-il si charmant avec nous ?

- Lostende ??? Ah, Mercier ! Eh bien je le crois impressionné par ton titre de baron. Le sien est loin de remonter aussi haut dans l'histoire que le tien. Tu sais, c'est un baron d'Empire. D'ailleurs, c'est un fervent bonapartiste. Sais-tu que lorsque « Plon-Plon » est venu en Amérique à bord du Yacht *Jérôme Napoléon* Mercier l'a reçu en grand tralala avec force salamalecs ?

- Plon-Plon est venu ?

- En personne au mois d'août avec sa femme, mon cher. Il est arrivé à New York le 22 juillet et depuis, Monseigneur voyage en Amérique du nord. Le *Jérôme Napoléon* est l'ancien Cassard transformé, à peine terminé, exprès pour le Prince Napoléon par les Chantiers Normands du Havre qui l'ont construit. Pour faire bonne mesure, on a rebaptisé le navire d'un nom plus... connoté. Et pour commander cette petite fantaisie, le Commandant Georgette-Buisson en personne. Et je puis te dire qu'il y a du beau monde à bord. Avec « Plon-Plon » – le Prince Napoléon, donc – et sa femme la princesse Clotilde de Savoie, qui voyagent sous le nom de comte et comtesse de Meudon, il y a aussi à bord Maurice Sand, fils de George Sand, et l'aide de camp du prince, le colonel Ferri-Pisani. Ils ont été accueillis par notre ambassadeur mais, auparavant, à leur débarquement par notre consul général à New York... M. de Montholon.

Mercier était plus que « gominé » envers les « Meudon », mais avec un vrai baron dont la noblesse remonte au moyen-âge, il ne se sent plus... »

Je reste silencieux, gêné devant Hélène de la stupidité de cet exemple de snobisme français. Snob : apocope de la locution latine *sine noblitate*, sans noblesse. Que les parvenus sont fats ! La vraie noblesse ne s'étale pas, elle se vit.

Nous arrivons enfin à la résidence de l'Amiral de Piétri. Madame de Piétri a apporté quelques changements à la décoration du hall d'entrée. Je la complimente sur ses nouveaux rideaux et lui présente Hélène. L'Amirale est charmée d'entendre ma fiancée s'exprimer en français.

- Vous vous entendrez bien avec la fiancée de Simon dont nous avons eu le bonheur de faire la connaissance. Et ceci d'autant plus que son père ne prétend plus demander à son futur gendre de quitter l'uniforme, ni même de rester aux États-Unis.

L'Amiral entre dans le salon où son épouse nous a conviés tandis que l'ordonnance s'occupe de nos bagages. « Ma chère, arrêtez de tourmenter le jeune Casaubon. Il n'est qu'en milieu de son affectation ici et il est appelé à un brillant avenir militaire. Mais nous ne parlerons pas service sous peine de mettre des louis d'or dans la bombarde.

- Vous avez raison, Jules. Pendant que nos voyageurs vont se rafraîchir Simon et moi allons attendre la voiture de Sarah Weil.

- Je vais voir avec le quartier-maître pour la préparation de l'apéritif. Comme ni Simon ni sa fiancée ne mangent casher, les choses sont plus simples. »

Je retrouve la chambre où j'ai dormi la dernière fois. Hélène est logée au même étage qui comporte six chambres mais la sienne est à l'autre bout du couloir. Nous resterons donc sagement chacun chez soi.

Comme la dernière fois, le dîner est un enchantement. Sans doute détendus par le planteur au rhum de Louisiane pour les dames et par un excellent bourbon pour les messieurs, les convives échangent des propos sur tous les sujets divertissants. Le dîner lui-même est à base de poisson arrosé d'un Muscadet qui a bien supporté le voyage depuis la France. Et l'amiral nous a servi force commentaires sur les voyageurs impériaux encore en Amérique et l'impudence que constitue le fait de mettre à la disposition d'un simple Prince un navire digne d'un roi. Mme de Piétri, elle, éreinte avec distinction le fils de Mme Sand qu'elle semble ne pas porter en haute estime. « Le pauvre a une lourde hérédité à porter... »

Sarah Weil parle le français sans accent. Ou plutôt comme une tourangelles. Elle a un sens de l'humour et une répartie dont font rarement montre les juifs de France à moins d'être vraiment en confiance. C'est un peu le charme de la bonne société nord-américaine, les juifs sont libres de toute contrainte et révèlent ainsi aisément leur culture et leur joie de vivre.

- Vous savez, assure-t-elle, Père est fort inquiet de la tournure que prennent les événements. Finalement il se dit qu'un gendre français est une bonne garantie de la sécurité de sa chère fille. Sans compter que lorsque nous serons en France à la fin du séjour ici de Simon, nous pourrions par nos relations faciliter le commerce de fourrures entre les sources de mon père au Canada et aux États-Unis et les clients grossistes en Europe. Ne soyez pas choqués. Mon père est négociant en fourrures, il faut bien qu'il vive. En outre, réfugié de Pologne, il sait que la fourrure en France et en Angleterre est largement aux mains des juifs.

Mais les clients, eux ne sont pas juifs. Eh, que voulez-vous ? Il faut bien des non-juifs sur terre, sinon, qui achèterait au détail ? »

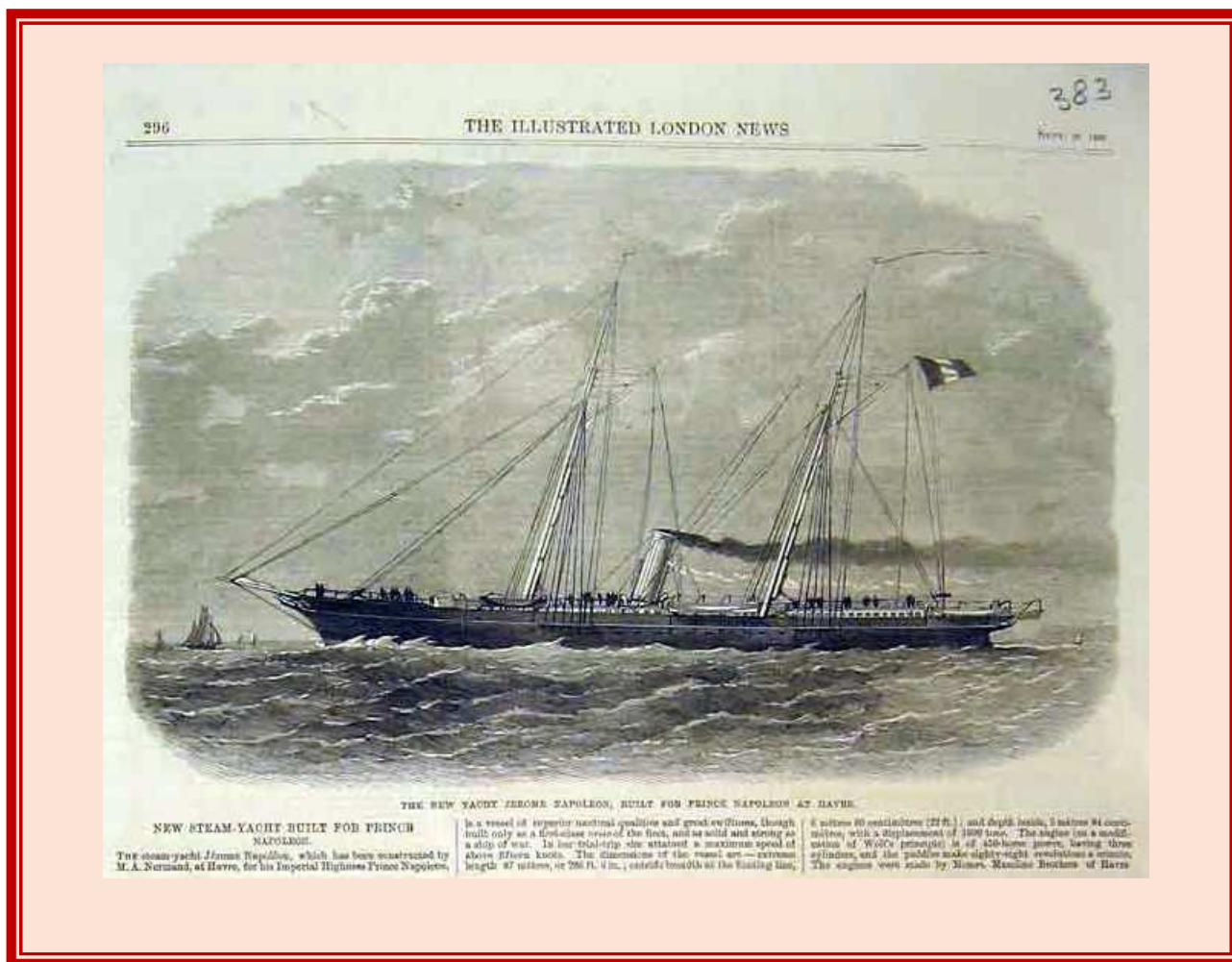
La tablée avait commencé à s'inquiéter de voir Sarah étaler sa judéité. Mais la dernière phrase a provoqué un éclat de rire général. Sarah, révèle que cette plaisanterie est... de son père. Elle imite son père imitant l'accent des juifs new-yorkais et là encore, elle fait rire l'assistance. Le dîner se termine dans une excellente ambiance.

Passé au salon, Simon fait quelques tours de cartes très habiles. En voyant le piano, je regrette de ne pas entendre Martha jouer sa musique nostalgique. Je ne pose pas de question. Sarah a relevé le couvercle et fait quelques gammes pour se dégourdir les doigts. Ensuite ses mains se mettent à courir sur le clavier à un rythme que l'on pourrait dire endiablé si ce n'était celui des danses d'Europe Centrale que l'on entend jouer sur les violons dans le quartier juif de Paris lors des fêtes traditionnelles. J'en aurais presque envie de danser. Légèrement essoufflée, la fiancée de

Simon quitte le tabouret et se rapproche de notre prestidigitateur. L'Amiral savoure une pipe au tabac de Virginie tandis que je déguste un Armagnac de vingt ans d'âge. Madame de Piétri nous régale d'une nocturne de ce Frédéric Chopin, artiste mort trop tôt à mon goût.

Simon et Sarah prennent congé parce que l'heure avance. La voiture de l'ambassade est à l'heure. La bruine s'est arrêtée et un fin croissant de lune montante joue à cache-cache entre les nuages.

Lorsque je me retire dans ma chambre, je trouve la presse du moment sur le guéridon et une édition d'il y a quelques semaines d'un journal anglais qui paraît en Amérique. Il y a deux pages sur la visite de « Plon-Plon » avec une attention toute particulière portée au yacht princier. Les Anglais seront toujours les Anglais.



Mais bien évidemment, les reporters se sont aussi intéressés aux activités mondaines dans ce yacht somptueux et autour. Les illustrateurs s'en sont donné à cœur joie ; les lithographes aussi d'ailleurs. Je lis cette presse en anglais où les allusions perfides ne sont jamais très loin. On prend encore quelques gants envers l'Empereur et l'Impératrice en raison de leur parenté avec les familles de Habsbourg et Bourbon d'Espagne, mais les frères de Napoléon Premier et leurs descendants sont proches du gril et on fait allusion à leur goût pour les jeux d'argent comme la boule et la roulette.

Une fine remarque tend à laisser entendre que peut-être, maintenant que le yacht princier a adopté l'hélice on verra peut-être définitivement disparaître les roues à aubes des unités navales françaises. Mais on remarque toutefois que ce moderne navire est encore mixte. Aurait-on des inquiétudes quant à la fiabilité de nos machines à vapeur ? Petite pique envers les vaporistes français qui sont en train de faire merveille avec les nouvelles locomotives puissantes, rapides et sobres que mettent au point nos ingénieurs pour nos compagnies de chemin de fer.



THE NEW STEAM-VAULT BUILD FOR PRINCE RAPHAEL AT NAPLES.

It is a vessel of superior mechanical qualities and great speed, though built only as a first class vessel of the line, and is well and strong as a ship of war. In the first place she attains a maximum speed of about fifteen knots. The dimensions of the vessel are—length, 40 metres, or 131 ft. 6 in.; breadth, 10 m., or 32 ft. 6 in.; and depth, 10 m., or 32 ft. 6 in. The engine is a compound of 200 h.p., and is built by the firm of M. A. Borelli, of Lyons, the principal builder of the French Navy. The engine is a compound of 200 h.p., and is built by the firm of M. A. Borelli, of Lyons, the principal builder of the French Navy. The engine is a compound of 200 h.p., and is built by the firm of M. A. Borelli, of Lyons, the principal builder of the French Navy.

VIEW OF BALL OF THE UNIVERSITY OF NAPLES, NAPLES.

- N'espère pas te livrer sur moi à des privautés, je ne suis pas d'humeur.

- Ciel ! Qu'ai-je donc fait pour provoquer ton courroux ?

- Tu regardais cette Sarah avec des yeux de haddock grillé. Ah ! Elle est vive et musicienne, elle a de l'humour, elle. Et elle est brune, elle.

- Mais il y a un hic : elle ne m'attire pas. Et puis c'est la fiancée de Simon. Et puis elle est juive.

- Et alors ? Tu es anti juifs maintenant ?

- Certes pas mais je doute que sa famille voie d'un bon œil une liaison avec un goy.

- Mais si tu étais juif et si elle t'attirait tu te serais laissé aller à...

- Bon, arrête la diligence et laisse souffler les chevaux. Au lieu de me faire une scène idiote sans fondement, dis-moi plutôt ce qui se passe ?

- J'ai peur pour demain. Pourquoi faut-il que tu ailles faire les papiers au *Secret Service* ?

- Pas moi : nous. Tu m'accompagnes, ma chère. »

Elle me regarde interloquée.

- Je t'accompagne ? Alors je vais rencontrer ce... Pinkerton ?

- Je ne crois pas que nous le rencontrions. Nous rencontrerons plutôt un de ses adjoints. Mais aussi les gens de l'immigration et de la police du district. Toutefois, il n'y a rien à craindre parce que la voiture de l'ambassade nous attendra devant le bâtiment.

- Je ne crains rien. Je croyais que tu allais me faire faire antichambre. Hier avec ce... Mercier « d'Ostende », j'ai vraiment eu l'impression de faire la potiche. Il n'y en avait que pour votre Empereur, sa femme l'Eugénie et ce... comment tu l'appelles, « Plon-Plon » ?

Devant le ridicule de ce surnom, elle laisse se fissurer sa prétendue colère et éclate de rire.

- Bon ma chère, ce n'est pas tout, ça. J'étais en train de me préparer à m'abandonner dans les bras d'une charmante qui me tient souvent compagnie au lit.

- Je la connais ? » Hélène ne joue même pas la colère.

- Sans doute, parce que couches avec elle tous les soirs. La charmante Morphée.

- C'est malin ! Eh bien ce soir, c'est moi qui la remplace. »

Le risque du scandale vivifie notre ardeur. De temps en temps, je tends l'oreille vers le couloir, mais à part quelques craquements des poutres et des lambourdes, aucun bruit suspect ne manifeste quelque présence importune.

Nos ardeurs apaisées, nous nous endormons ensemble. Mais j'ai eu soin de monter le carillon de ma montre. Une fois de plus, la domesticité nous trouve sagement alités dans nos tanières respectives.

Un petit déjeuner à la française avec des croissants, du pain français, du bon café bien filtré et tout ceci servi dans la porcelaine et l'argenterie de la « caisse maritime » puisque l'attaché militaire est un marin, ne l'oublions pas, et jouit à ce titre de la mise en place de la vaisselle, de l'argenterie et d'un mobilier de carré fourni par la Marine pour recevoir dignement à bord. À partir de son premier commandement à la mer, un capitaine de bateau reçoit cette « caisse maritime » – c'est son surnom – et au fur et à mesure qu'il prend du galon et commande des unités plus importantes, cette vaisselle et l'argenterie qui l'accompagne s'étoffent et prennent de plus en plus de valeur.

Je ne voudrais pas paraître excessivement porté sur le luxe, mais je trouve bien agréable de déjeuner à une table bien servie et bien mise. Avec de la belle vaisselle de Limoges et de la vraie argenterie et non de l'étain.

À la fin du déjeuner, l'Amiral nous précise que nous allons continuer à loger chez lui au moins le temps que nous serons à Washington. Nous nous déplacerons sans bagages et surtout cela empêchera les États-Uniens de nous contrôler de trop près. Tous les soirs nous reviendrons en ambiance française et avec l'extraterritorialité des domiciles des diplomates, les « cabinets noirs » divers et variés seront obligés de nous abandonner un peu au calme.

- Parce que, ne vous faites pas d'illusions, vous êtes espionnés en permanence tant par les gens de Lincoln que par ceux de Davis. Votre démarche les intrigue et ils vont chercher à voir de quelle manière vous vous y prenez pour recueillir du renseignement d'ordre militaire sous couvert d'action de bienfaisance. Je ne vous retiens pas davantage, la voiture est là et je vous la prête bien

volontiers. J'ai mis Simon en quartier libre dans la garnison avec cocher et fiacre à sa disposition. Je vous dis donc « à ce soir » et passez une bonne journée. »

Simon est souriant. Il a raccompagné sa fiancée chez elle et en revenant vers son propre domicile, sa voiture a été arrêtée par un barrage de police. Ils cherchaient un voyou dangereux et voulaient savoir si lui ou le cocher avait vu quelque individu louche. À mon avis cela ne suffit pas à expliquer sa bonne humeur. Il doit y avoir autre chose. Il finit par m'avouer que la dernière valise diplomatique est arrivée hier après près d'un mois de voyage. Il y avait notamment dedans le Moniteur de la Flotte, mais aussi le Bulletin Officiel du Ministère de la Guerre avec notamment le tableau d'avancement des officiers d'actives et de ceux du cadre de réserve. Simon a été promu au grade de capitaine, et il est fort jeune pour cela.

- Mais je te croyais déjà capitaine.

- C'étaient des galons « en zinc » mais maintenant c'est officiel et j'ai touché un rappel de solde. Mais ce n'est pas pour moi que je suis le plus heureux. » Je lève un sourcil. « C'est pour toi, mon vieux. Tu viens d'être promu dans la réserve : Mes respects, mon commandant.

- Tu rigoles...

- Non. Tu verras ce soir. Je viens de mettre le papier dans le marocain sur le bureau de l'Amiral. »

Si je m'attendais à cela ! Il va falloir que fasse confectionner un nouvel uniforme une fois de retour en France. Si je suis convoqué pour des périodes... et d'un seul coup, je me souviens : puisque je suis aux colonies, mon traitement de géomètre d'État est accru d'une prime d'éloignement calculée sur le montant de la solde de mon grade dans la réserve. Comme j'étais loin d'être à l'échelon maximal de mon grade de capitaine, le fait d'être promu commandant va entraîner une augmentation de cette prime... Quand je pense que l'on dit que les fonctionnaires sont mal payés mais qu'en revanche ils sont sûrs de leur retraite ! Pierre qui roule n'amasse pas mousse, dit-on. Eh bien je ne regrette pas d'avoir choisi de partir aux colonies parce que Pierre (-Hubert), bien qu'il roule, commence à amasser de la mousse. De toute façon, je ne verrai la couleur de ces jaunets que lorsque je serai revenu en France ou au moins en Guadeloupe. Pour le moment nous roulons vers un rendez-vous avec les autorités administratives de Washington avant de nous mettre en quête de M<sup>lle</sup> Barton.

Nous sommes en voiture fermée ce qui, compte tenu de la fraîcheur de cette matinée, est plutôt agréable. Nous roulons assez longtemps, en fait parce qu'il y a du monde sur les avenues et de nombreux points de contrôle. Enfin nous enfilons une avenue assez large et au revêtement lisse de pavés de bois. « Pennsylvania Avenue. Regardez bien à gauche, nous allons passer devant la Maison Blanche.



Le bâtiment est plus imposant que celui de la Confédération mais il fait aussi plus ancien. Une statue que je n'identifie pas trône sur un piédestal en pierre blanche au milieu d'un parterre de



pelouse parsemé d'arbres feuillus. Leur frondaison se piquette de feuilles que l'approche de l'automne commence à dorer. Nous avons dû ralentir à l'injonction de policiers en uniforme. En uniforme qui rappelle un peu celui de la maréchaussée française. Encore de l'influence française sur les uniformes. Je dois dire que pour ce que j'en vois les miliciens, policiers et militaires de l'Union ont des vêtements bien plus uniformes que ceux du Sud où il n'est pas rare de voir des tenues différentes au sein d'une même compagnie.

Simon consulte souvent un plan de la ville étalé sur ses genoux et regarde défiler les « blocs », comme on nomme ici les pâtés de maisons, par la fenêtre de droite du « fiacre ».

- Nous arrivons. » Il fait arrêter la voiture. « Je monte à côté du cocher. »

La portière se referme dans un claquement étouffé et cossu. La voiture balance un peu lorsque Simon monte sur la banquette extérieure. L'équipage finit par s'arrêter devant un bâtiment à trois niveaux en pierre blanchie à la chaux. Le trac me tient un peu et je tente de l'exorciser en observant la façade. D'abord, elle est moins prétentieuse que beaucoup d'autres. Le rez-de-chaussée est à peine au-dessus du terrain naturel et le perron ne compte que deux marches. Deux colonnes simples qui ne montent qu'au niveau du plancher du premier étage soutiennent un auvent de pierre au fronton plus utilitaire que décoratif. La double porte respire la qualité sans donner dans l'ostentation. Elle est peinte en laque vert sombre et le heurtoir et les poignées sont en laiton bien astiqué. Nous descendons Hélène et moi et nous avançons vers le perron bas. Au moment où nous montons les marches, la porte pivote sur ses gonds en silence et ouvre sur un homme en costume de ville au visage impassible. Il s'enquiert de notre identité et s'efface. Il est convenu que Simon restera à proximité avec la voiture pendant la durée de notre entrevue. Un huissier portant le même costume de ville que le portier et dont le visage présente la même impassibilité nous conduit vers la porte ouverte d'une salle du rez-de-chaussée.

Une collation est servie sur une desserte avec des pancakes, du thé, et des pommes. Un homme se sert et s'interrompt à notre entrée.

- Je me doute que vous avez pris un déjeuner de qualité chez l'Amiral de Piétri mais si le cœur vous en dit, le thé est bon, il vient de Charleston en Caroline du Sud. Les pancakes sont à votre disposition. En ce qui me concerne, j'étais de permanence ici et je prends la liberté de déjeuner avant de commencer la matinée. »

Il sort une montre du gousset de son gilet et annonce qu'il nous reste douze minutes avant le début de la réunion.

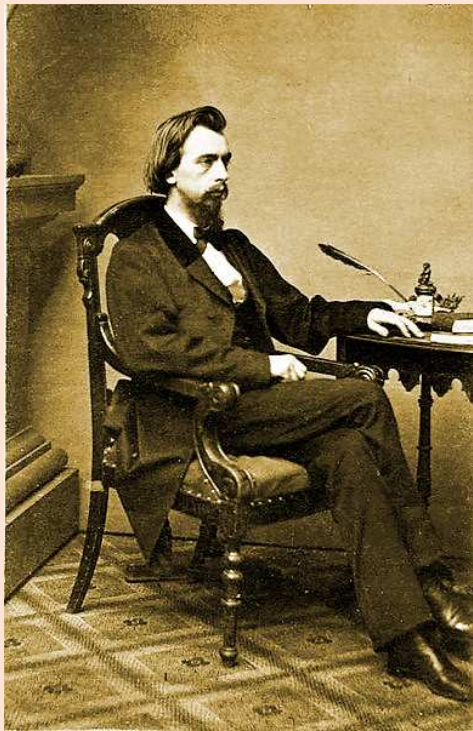
- Et combien de temps cette réunion doit-elle durer ? Et quel en est l'ordre du jour ?

- Mademoiselle, cette réunion sera sans aucun doute fort brève. Le directeur, M. Pinkerton m'a confié la mission de vous accueillir en attendant l'arrivée de Monsieur John Nicolay. Or le temps de ce monsieur est fort précieux, aussi je gage qu'il ne vous retiendra par longtemps. Ensuite, je vous indiquerai comment prendre contact avec M<sup>lle</sup> Barton qui est impatiente de vous rencontrer. Avez-vous une voiture à votre disposition ? »

Sur notre réponse affirmative, il termine ses pancakes et son thé. Hélène et moi nous asseyons. Je reste silencieux.

Ainsi, nous allons rencontrer le fameux John Nicolay. Il est devenu le chien de garde de Lincoln et il ne le quitte jamais longtemps. Je comprends alors pourquoi ce rendez-vous ici, si près de la Maison Blanche. D'après John Hay qui est l'autre secrétaire particulier, c'est Nicolay qui reçoit les parlementaires et autres visiteurs qui ont à faire avec le Cabinet particulier, c'est lui qui transmet au Sénat et à la chambre des députés les messages du Président et c'est encore lui qui a la haute main sur les affaires de la Maison Blanche. Selon William Stoddard, l'un des assistants qui joue le rôle d'aide de camp, « il n'y a que deux ou trois membres du cabinet qui aient un pouvoir équivalent à celui du Secrétaire Particulier à qui il faut un cerveau puissant et une intégrité à toute épreuve s'il veut ne jamais commettre d'impair. Il faut que les membres du Cabinet Particulier soient d'un dévouement absolu au Président. En cela le Cabinet de Lincoln est parfait. Et John Nicolay possède toutes les qualités nécessaires en plus de l'autorité naturelle qui lui permet d'animer ce groupe d'hommes si précieux pour Lincoln.

C'est Simon qui m'a fait incidemment tenir une étude détaillée sur ce personnage. Par acquis de conscience, je l'ai lue en détail, mais je ne pensais pas que nous le rencontrerions. Et je me demande bien quel peut être la raison de cette entrevue. Sans doute veut-il informer le Président de nos intentions réelles, mais l'officier de chez Pinkerton nous a dit qu'il n'a que peu de temps disponible. Si je veux m'expliquer, il va falloir faire vite. Je n'attends pas longtemps. Des pas dans le couloir du hall et la porte de la salle de réunion s'ouvre. Un homme de taille moyenne entre.



*Il tire une chaise tarabiscotée  
sur laquelle il s'assied.*

Il porte une de ces vestes américaines assez longues au col de velours noir. Ses cheveux mi-longs sont à la limite du besoin de catogan et il arbore une barbiche en broussaille que rejoint au bas des joues une moustache pas davantage peignée. Il a le nez droit et assez fin, les yeux enfoncés sous des sourcils proéminents. Il a le visage tiré et je pense qu'il doit avoir une charge de travail nettement au-dessus de la norme. Après nous avoir salués, il pose sur la table principale une pochette de notaire et se rend à un guéridon de secrétaire installé dans un coin de la pièce. Il tire une chaise tarabiscotée sur laquelle il s'assied. Il s'adresse d'abord à Hélène à laquelle il décrit ses fonctions auprès de Lincoln.

- Ainsi, vous comptez rencontrer M<sup>lle</sup> Barton, vous et monsieur de Berdeilhe. » Sans attendre la réponse, il continue : « Bien que fort occupé, le Président souhaite vous rencontrer tous les deux à l'issue de votre entrevue avec cette honorable personne. Je suis chargé de vous transmettre cette invitation. Je sais qu'une voiture vous attend et que vous devez rencontrer M<sup>lle</sup> Barton ce matin. Le Président et Mme Lincoln vous attendent pour le thé à la Maison Blanche cet après-midi. M.

Kennedy qui est directeur de la sécurité pour la ville de Washington m'a confirmé que vos laissez-passer avec visas ont été déposés ce matin auprès du *Secret Service*. Vous serez donc libres de vos mouvements dans le District de Columbia. Puis-je me permettre une question ?

- Vous savez bien que vous avez tous les pouvoirs, Monsieur le Secrétaire. Questionnez donc.

- Nous avons bien entendu informé le Président de votre venue à Washington et de votre demande d'entrevue avec M<sup>lle</sup> Barton. Le sujet de la protection des blessés de guerre est éminemment politique et dépasse largement le simple cadre des soins dans les hôpitaux. Nous connaissons ici M. de Berdeilhe pour diverses raisons qu'il vous expliquera s'il le souhaite. Ce qui nous inquiète John Hay et moi, et nous en avons parlé hier soir en nous couchant parce que nous partageons la même chambre à la Maison Blanche, c'est que vous êtes fort proche du Général Jefferson Davis. Nous savons même que vous l'appellez « *Uncle Jeff* », qu'il vous reçoit en privé et que votre fiancé ici présent l'appelle lui aussi « *Uncle Jeff* ». Êtes-vous bien la fille d'Aldebert Toppenot, le planteur de Charleston ?

- Vous savez bien que oui. Qu'y a-t-il de surprenant à ce que mon père qui brasse d'autres affaires que le coton, le sucre et le riz ait noué des liens amicaux avec l'homme qui est maintenant Président de la Confédération des États d'Amérique ? Il en est dans le sud comme ici. Les gens se fréquentent, se côtoient, s'aiment ou se détestent.

- Et avez-vous une idée de la raison pour laquelle le Président Lincoln souhaite vous rencontrer, de plus avec votre fiancé ? »

Je continue à me taire. Je trouve fort amusant de voir Hélène commencer à monter en pression devant celui qu'elle doit considérer comme un simple secrétaire sans mesurer le pouvoir qu'il détient.

- Je comptais l'apprendre de votre bouche. Mais vous devriez prendre un peu de recul et vous demander pourquoi il nous invite non à une audience mais à un thé. Des fois que mon père aurait eu à traiter d'affaires juridiques avec un avocat spécialisé en transports ferroviaires. Vous savez, à l'époque où l'actuel Général McClellan était chargé de la sécurité ferroviaire. Souvenez-vous donc que le Potomac n'a pas toujours été une frontière aussi difficile à franchir qu'en ce moment. M. Lincoln était cet avocat dont mon père appréciait la compétence mais surtout la droiture et l'honnêteté.

À mon tour de vous poser une question, si toutefois vous m'y autorisez.

- Je vous en prie...

- Vous nous avez dit partager votre chambre avec M. Hay. Êtes-vous... ?

- Certes non ! Mais nous sommes au service de Président en tout temps et partout où il se rend. Nous devons donc loger à la Maison Blanche. Or elle commence à être trop petite pour tous les services de proximité qui s'y rassemblent. Il va falloir la faire agrandir, mais pour le moment, le budget est obéré par la rébellion et les dépenses militaires qu'elle entraîne. Donc nous logeons au troisième niveau de l'angle nord-ouest dans une chambre proche d'une salle de bain. Nous avons un bureau proche de celui du président et nous y gardons nos affaires de travail. Dans notre chambre nous n'avons que nos effets strictement personnels.

- Et si vous vous mariez ?

- Cela n'est pas à l'ordre du jour. Nous resterons auprès du Président tant qu'il sera en fonction. Ensuite nous aurons d'autres occupations qui nous permettront sans doute de fonder des familles. Nous verrons en temps utile.

- Et si le Président est réélu ?

- Nous verrons à ce moment-là. Ai-je satisfait votre curiosité ? »

Hélène sourit et lui répond que oui. Sur quoi, l'homme pressé se lève et prend congé. Un agent du *Secret Service* profite de sa sortie pour entrer dans la salle avec un porte-documents bistré.

- Voici les laissez-passer de ces personnes pour le District de Columbia. »

L'officier nous fait signer un bordereau et attire notre attention sur la durée de validité des papiers : deux semaines. Je compte bien être reparti d'ici là.

Nous retrouvons la lumière de l'avenue de Pennsylvanie avec joie. Comme par miracle, la voiture de l'ambassade s'arrête devant nous dans un silence troublé par le pas mou des chevaux sur le pavage en bois. Je sors de ma sabretache le plan que m'a donné l'officier du *Secret Service* pour nous rendre chez Clara Barton. Simon regarde et constate que ce n'est pas loin. Nous arrivons chez la demoiselle une minute avant l'heure prévue du rendez-vous. Elle est revenue à Washington dans une maison plus grande que celle où je l'ai rencontrée la dernière fois. Elle a l'air à la fois plus combative et plus fatiguée.

Elle nous accueille avec courtoisie et avec un sourire qu'elle n'avait pas il y a plusieurs semaines. Elle salue fort aimablement Hélène et nous propose de venir nous asseoir dans le petit salon meublé sobrement.

- Alors, vous en avez terminé avec les tracasseries administratives, je présume. Ces messieurs de *Secret Service* vous ont libérés bien rapidement. Cela signifie qu'ils ne vont pas vous perdre de vue un seul instant. »

Cette fois-ci, c'est moi qui réponds.

- Nous n'avons rien à leur cacher, mademoiselle. Et ils nous ont accordé des laissez-passer pour tout le district de Columbia.

- Bien aimable à eux. Disposez-vous d'un peu de temps ?

- De temps et d'une voiture que l'Ambassadeur de France nous a mise à disposition.

- Voici qui est parfait. Je suppose qu'elle attend devant la porte avec le cocher.

- Avec le cocher et un officier français du bureau de l'attaché militaire... »

Mademoiselle Barton tire sur un cordon de sonnette et une jeune mulâtresse entrouvre la porte.

- Mon amie Susan qui est aussi ma secrétaire et m'aide énormément dans toutes les démarches que je conduis pour tenter de récolter des fonds.

Susan, voulez-vous avoir la gentillesse de vous rendre à la voiture qui attend devant notre porte et de demander à Monsieur... ?

- Mr Saïm'n Kèseoubaon... » Je prononce exprès à l'américaine parce que sinon elle risque de trop écorcher le nom en le répétant.

Ma surprise lorsque Susan me répond en français et presque sans accent.

- Compris, je vais demander M. Simon Casaubon. »

Avec un air malicieux, elle prononce parfaitement le *i* court français de sImon et surtout, encore plus rare ici le *o* long de caSAUbon ainsi que les deux *on* de simON et casaubON.

- Demandez à ce Monsieur de bien vouloir nous rejoindre », fait Clara Barton.

Une fois qu'elle est sortie, M<sup>elle</sup> Barton nous explique que Susan est « marronne » d'une plantation de Georgie qui a fini par trouver refuge dans de la famille Barton à Oxford. Pour elle, la sécession des États confédérés est une bénédiction parce que plus personne ne pourra venir tenter de la reprendre. Cela a été sa crainte tout au long des cinq années qu'a duré son « marronnage ».



La jeune secrétaire et amie de notre hôtesse revient avec Simon qui a l'air un peu intrigué.

Notre entretien est très fructueux. M<sup>elle</sup> Barton s'est donc lancée dans une véritable exploration visant à recueillir des fonds pour l'association qu'elle tient à mettre sur pied. Pour le moment, elle reçoit beaucoup de bonnes paroles mais bien peu de subsides.

- Vous comprenez, les Américains ne sont pas gens à investir à perte. S'il en est qui seraient prêts à donner, ils voudraient que le montant de leur don soit publié et qu'ils puissent se servir de leur action de bienfaisance pour se faire de la réclame. Une sorte de brevet de moralité qu'on puisse exhiber pour convaincre les clients ou les électeurs de ce qu'ils ont affaire à un homme de bien. »

Il devient crucial pour tous les gens qui disposent de quelques moyens, dans cette période trouble, de faire savoir qu'on est bon citoyen et soucieux des valeurs humaines. M<sup>elle</sup> Barton continue :

- Vous rencontrerez sans doute les mêmes obstacles. Les blessés de guerre n'intéressent que les fabricants de pansements, de matériel chirurgical et de médicaments. Les dirigeants politiques savent bien combien il reste crucial de rassurer les familles en prenant soin de leurs proches qui connaissent le malheur de la blessure. Mais de là à engager les fonds publics... »

Nous échangeons nos adresses en nous entendant sur le fait que nous procéderons par télégrammes. Les messages passent par le fil et ne sont pas interceptés par les néfastes qui chercheraient à nuire à notre projet. Nous nous promettons de nous écrire par le fil de cuivre parce que le courrier passe de plus en plus mal alors que les télégrammes passent bien. Nous n'attendons pas de nouvelles avant quelques temps, parce que l'une des difficultés que rencontre la pugnace « suffragette » est que l'administration ne l'a toujours pas autorisée à déposer les statuts de son association. En revanche, M<sup>elle</sup> Barton attend de nos nouvelles pour s'en servir en vue de tenter de faire sauter les blocages qui entravent son action. Nous sommes sur le point de nous retirer lorsque le heurtoir de bronze de la porte d'entrée fait résonner le hall de coups sonores.

Susan va ouvrir et introduit dans le petit salon ce qui doit être un policier en civil. Cet homme en costume gris sombre nous informe que le Secrétaire Particulier nous demande de nous présenter à la Maison Blanche aussitôt que possible. Simon se lève et nous dit en anglais qu'il part à la voiture.

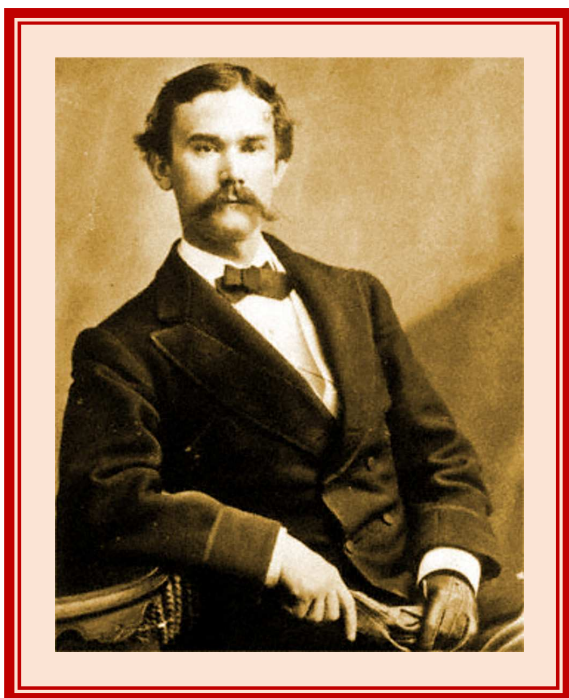
- Je crois que nous avons fait le tour de nos centres d'intérêt, » fait M<sup>elle</sup> Barton. Il reste quelques points de détails mais nous pourrions les traiter par le télégraphe.



- Je peux revenir ici après avoir salué le président » dit Hélène. « Je prendrai une calèche et Pierre-Hubert reviendra me prendre après son entrevue avec le Président. »

J'ai tendance à préférer que nous ne nous séparions pas, mais Simon objecte que ce quartier de la ville est parfaitement sûr, de jour. D'autre part, Hélène a suffisamment d'argent fédéral. Simon emporte le morceau en déclarant que Sarah se déplace très souvent en calèche.

C'est John Hay qui nous reçoit au cabinet du Président. Il semble plus décontracté que son alter ego Nicolay. D'après Hélène, il a un accent de l'Illinois alors qu'il est né à Salem, dans l'Indiana. Il est issu d'une famille aisée d'origine écossaise, a été élevé à Warsaw – dans l'Illinois, ce qui explique son accent – et a étudié à l'Université Brown. Il semble avoir à peine plus de vingt ans. Il a commencé par étudier la poésie et est devenu membre du cercle littéraire de Providence. Ensuite, il a décidé de travailler au Département de l'Intérieur comme commis contractuel. On peut s'étonner de ce choix de sa part, mais au moment où il a signé son contrat, il venait déjà d'accepter de rejoindre le Secrétariat Particulier pour soulager John Nicolay d'une partie de ses nombreuses tâches. Le fait d'émarger au ministère de l'intérieur lui permet de toucher un traitement qui n'est pas imputé au budget de Cabinet Particulier de la présidence. Son statut actuel est donc d'être fonctionnaire au ministère de l'intérieur détaché à la Maison Blanche. Il s'agit d'un homme assez éclectique qui a rencontré à Providence des poètes connus dont en particulier les poétesses Nora Perry et Sarah Helen Whitman. Cette dernière a une réputation assez sulfureuse dans la bonne société tant du Nord que du Sud parce qu'elle a une vie assez dissolue, qu'elle a eu une liaison orageuse avec l'écrivain Edgar Allan Poe et qu'elle donne dans les sciences occultes et le spiritisme. Je suis d'autant plus intrigué que ce membre du Cercle de Providence se retrouve au cabinet particulier d'un président des États-Unis réputé être un protestant plutôt rigoureux.



Le jeune homme qui nous accueille paraît un peu plus âgé qu'il ne l'est en réalité. S'il a une coiffure et une moustache dignes de celles de la faune de Saint-Germain-des-Prés à Paris, il a en revanche une calme assurance dans le regard.

Il nous attend accoudé à une console semi circulaire la main droite dégantée. On sent à sa mise que soit son traitement est confortable, soit sa famille est aisée. Sa veste est taillée dans une étoffe cossue et surtout, ses gants sont de pécari fauve.

- Le Président va vous recevoir. Il a dû changer son emploi du temps de l'après-midi. Je vais vous conduire au salon privé et aussitôt vous nous suivrez vers la salle de réunion pour présenter à des conseillers votre mission auprès des rebelles.

Nous commençons au salon privé parce que le Président souhaite que Mme Lincoln vous rencontre. Mon Capitaine, dit-il à Simon, vous n'êtes pas convié parce que le sujet de l'entrevue est d'ordre

privé. Vous pourrez attendre vos amis au mess de la garde de la Maison Blanche. »

Simon ne se trouble pas et suit un garde vers le mess tandis qu'Hélène et moi suivons John Hay vers le salon privé. Hay n'a pas besoin d'huissier pour ouvrir la porte du salon. Il tire le cordon de sonnette, attend quelques secondes sans même chercher à entendre si on lui demande d'entrer ou d'attendre. Il ouvre les deux battants de la porte et découvre ainsi le couple présidentiel qui nous attend. Lorsque nous sommes entrés, Hay se retire et referme la porte derrière nous. Je suppose qu'il rejoint le bureau contigu à celui du Président et qui est le Q.G. principal de Nicolay.

Le Président fait plus vieux que sur les images ou les photographies. Il a l'air fatigué et a le visage tendu. À notre arrivée, il fait un effort pour sourire et cela me fait de la peine. Il est appuyé au guéridon, le coude posé sur un livre et tient un autre livre dans la main droite qui tremble un peu. Madame Lincoln semble plus reposée. Elle porte une toilette qui me déroute un peu. En robe à



crinoline à motif de fleurs, elle se tient debout comme pour nous attendre. Mais c'est sa coiffure qui me surprend le plus. On pourrait la qualifier de « charlotte de fleurs ». L'ensemble lui donne un air presque enfantin.

- Hélène, que vous êtes belle ! Je vous trouve encore plus charmante que lors de notre dernière entrevue. Vous ne trouvez pas, Abraham ?



*Madame Lincoln se tient debout comme pour nous attendre.*

- Elle était une enfant très jolie mais maintenant elle est carrément belle. » Le Président a enfin un vrai sourire et une grande bonté dans le regard. Mais si je dis cela à Charleston ou à Richmond, c'est sûr qu'on me mettra à l'index.

- Comment vont vos parents, ma chère ? » s'inquiète Mary Lincoln.

- Ils vont bien dans l'ensemble. Père a été fort occupé ces derniers mois avec la gestion de ses affaires. Il a cherché des placements qui permettent de remettre la famille à flot une fois que cette guerre sera finie. Mais ses intérêts ferroviaires sont très menacés.

- Et les plantations ? » s'enquiert le Président.

- Le riz va bien. Le coton va

encore en expédiant la production vers l'Europe ou les colonies européennes des Antilles. Thé et sucre trouvent toujours preneurs. La difficulté est de trouver de la main d'œuvre. Père a affranchi beaucoup de ses esclaves. Les plus âgés ont demandé à rester à leurs postes comme affranchis, mais les jeunes sont partis tenter aventure ailleurs. Avec la mobilisation et l'appel aux volontaires, il y a eu une première vague de départs des ouvriers vers les régiments de l'armée et des milices. Et puis, ceux qui ont voulu revenir au travail ont été empêchés sous menace d'être pris comme déserteurs.

- Et pourquoi Aldebert s'est-il mis à affranchir ? » Mary Lincoln semble surprise.

- Père a observé ce qui s'est passé dans les colonies françaises depuis 1848. Il a noté qu'après une première année difficile, les choses se sont nettement améliorées et que depuis huit ans les Français ont trouvé une nouvelle organisation. Cela leur coûte beaucoup moins cher de payer les ouvriers et de les laisser prendre eux-mêmes en charge leur nourriture, leur entretien et payer eux-mêmes le médecin.

- Ainsi, votre père est abolitionniste ? » Le président semble sidéré.

- Père ne pratique aucun « isme » à part le protestantisme. Mais il est convaincu que l'esclavage est un système périmé. En outre, je pense que cela a toujours heurté ses sentiments chrétiens.

- Mais il soutient la rébellion, tout de même.

- Il est pris dans les rets de l'évolution de la situation. Ses affaires sont en Caroline du Sud et un peu en Virginie où il a des parts dans le tabac. Mais la plupart des confédérés ne se battent pas pour l'esclavage. Vous savez, il y a de moins en moins de gens assez riches pour posséder des esclaves. Ce qui a soudé les gens du peuple pour suivre les dirigeants politiques c'est la sensation qu'ils ont eu que Washington veut leur imposer ce qu'ils ne veulent pas. Et là, tous les gens qui soutiennent la sécession sont tous prêts à mourir pour ce qu'ils nomment la liberté. Seulement, il y a de nombreux confédérés de fait qui sont tout de même déchirés. Ils seraient bien restés fidèles à l'Union, si elle n'avait pas levé une armée contre ses propres citoyens, car nous étions des citoyens de l'Union jusqu'au moment où les États ont fait sécession les uns après les autres.

- Et vos frères ?

- Pierre est resté pharmacien. Il met au point des médicaments pour aider les chirurgiens militaires et comme il faut vivre, il fait tourner son « *drug store* » en développant des plaques photographiques et en tirant les épreuves. Quant à André, il s'est battu en duel à mort au sabre contre un harangueur de foule qui appelait à la guerre contre l'Union. Il l'a tué. Pierre-Hubert était là. Il venait d'arriver. Ensuite, comme il voulait suivre le cours de West Point, André a refusé de s'engager dans l'Armée Confédérée. Mais comme il est indéfectiblement de Caroline du Sud, il refuse aussi de quitter notre terre pour faire la guerre à ses concitoyens. Il prépare quelque chose et nous ne savons pas quoi. Mais je ne serais pas surprise qu'il s'expatrie. »

Le président semble affligé de ce qu'il entend. Il se prend la tête dans les mains en une posture qui commence à être célèbre. Puis il relève la tête et se tourne vers moi.

- Il va être l'heure de la réunion. Je vous ai fait mettre au début de l'ordre du jour parce que nous poursuivrons avec des sujets qui sont du domaine seul du Conseil National de Sécurité. Vous allez me servir d'aide de camp pour marcher jusque là-bas mais je vous en conjure, n'en dites rien à personne. Hélène ma chère, malgré les circonstances, transmettez mon bon souvenir et mes amitiés à Aldebert et à Madame votre mère. Et même à « *Unca Jeff* ». Si vous en avez l'occasion, dites-lui que s'il envisage de revoir la politique en cours pour faire revenir les États rebelles à la raison, nous trouverons un terrain d'entente. » Le Président me tend la main et je m'approche de lui rapidement. Je l'aide à se lever et il s'appuie sur mon épaule. Il me domine de toute sa tête. Il efface une grimace de douleur et se reprend.

- Ma chère Hélène, je sais que vous vous êtes engagée dans une tâche difficile mais humainement indispensable. Je vous en félicite et vous vole votre fiancé pendant quelques instants car il va nous exposer ses projets et la façon dont il va les lier à ceux de Clara Barton.

- Monsieur le Président, répond Hélène, je vais profiter de ce que M. de Berdeilhe sera en entretien avec vous pour retourner chez M<sup>elle</sup> Barton. Ensuite je retournerai chez l'Amiral de Piétri pour attendre le retour de mon fiancé.

- Voyez avec M. Nicolay ou M. Hay pour vous faire attribuer une voiture et un cocher de la Maison Blanche. Au moins pour vous rendre chez cette demoiselle. »

Le président tire le cordon de la sonnette et un domestique en livrée se présente qui prend les ordres pour John Hay. Je laisse Hélène en compagnie de Mme Lincoln et suis le Président dans le couloir du second étage. Au bout de quelques pas il me fait venir à sa hauteur et me prend le bras, sur lequel il s'appuie.

- Ne le dites à personne, mais je me sens las et désespéré de la façon dont tournent les choses. Cette sécession de rebelles porte atteinte à ma santé. L'Amérique était en plein essor, nous avions encore tant de choses à mettre au point. Il faut courir vers la modernité et une bande d'arriérés nostalgiques de la vieille Europe s'est mis en tête de casser le magnifique pays que nous ont légué les « *insurgents* » après leur lutte contre les Anglais. Mais comment des gens qui se disent sensés peuvent-ils ignorer ce que cette guerre va coûter à la nation ?!

- Je vous comprends d'autant mieux qu'une grande partie de mes amis et relations de Charleston sont pris entre deux feux. Ils regrettent que les choses en soient arrivées là où elles en sont et l'éclatement d'une nation à laquelle ils sont en fait encore attachés. Parce que même la constitution de la Confédération est fortement calquée sur celle de l'Union. D'ailleurs, regardez bien ce qui se passe : le commandement militaire n'a pas exploité son relatif succès de Bull Run Creek. J'ai eu l'occasion de m'entretenir deux fois très longuement avec le Général Lee...

- Ne me parlez pas de ce traître !

- Monsieur le Président, je vous en prie. J'ai rarement rencontré un homme avec un cœur aussi grand. Je ne suis pas partie prenante, dans cette guerre. Et mon âme saigne de voir que les chefs de l'Amérique se font la guerre, eux dont les faits et gestes ont passionné mes jeunes années. J'ai rencontré le Général Davis. J'ai été fort surpris de ses sentiments personnels. Il est vrai qu'il ne fait pas partie des planteurs qui ont vécu sur l'esclavage. C'est un officier à part entière. Mais s'il reste ferme sur la primauté de l'indépendance des États, il ne tient absolument pas à porter la guerre au Nord du Potomac. La bataille de Bull Run Creek n'est une victoire pour aucune des parties, mais c'est une catastrophe nationale pour les États-Unis et la Confédération des États d'Amérique, et en

plus c'est une catastrophe familiale pour ceux qui ont eu des morts et des blessés en cette journée tragique.

- Mais alors, pourquoi restez-vous en Caroline du Sud ? Pourquoi ne rentrez-vous pas en France ?

- Je crois encore en l'Amérique du Nord. J'y aime, je vais m'y marier et pour le moment la France ne me rappelle pas encore. Nous sommes, aux colonies françaises, dans une situation très particulière en ce qui concerne le cadastre, c'est-à-dire le mesurage des propriétés privées pour délimiter les lots privés et établir leurs limites avec le domaine public. Ensuite, le Ministère des finances pourra établir l'assiette de l'allivrement, c'est-à-dire l'impôt foncier.

- Et cela ne fonctionne pas dans vos colonies ?

- Il y a de fortes réticences et l'Empereur ne souhaite pas assister à des mouvements d'indépendance analogues à ceux qui ont conduit à l'indépendance des États-Unis. N'oublions pas que la partie de thé de Boston a commencé elle aussi par une affaire de taxes. Et pour une taxation beaucoup moins lourde qu'un impôt foncier sur des superficies importantes, ce que sera l'allivrement lorsqu'il entrera en vigueur. Comme j'étais déjà en Guadeloupe au service des finances de la colonie en tant que géomètre, le Gouverneur a préféré m'envoyer en Caroline du Sud pour y poser des jalons en vue d'établir des liens commerciaux entre nos îles et les États-Unis en passant soit par le port de Charleston, soit celui de Savannah. Ma mission aux Antilles devait durer jusqu'en 1865. Elle a été interrompue, mais le gouverneur ayant un emploi pour moi a pu me conserver sur les comptes des fonctionnaires de la colonie. Je touche donc mon traitement mais je suis assez libre de mes activités.

- Je trouve tout de même bien surprenant de voir un gouvernement payer ses fonctionnaires à faire autre chose que tenir la fonction pour laquelle ils ont été engagés. Enfin, c'est sans doute une façon française de gouverner. Mais je suis très intéressé par ce que vous venez de me dire sur Lee et sur Davis. Savez-vous que j'avais fait proposer par M. Blair, mon ministre de la Poste, le commandement de l'armée du Potomac pour réduire la rébellion ? Il a refusé au motif que cette armée allait devoir envahir la Virginie.

- J'ai entendu parler de cela. Si je devais me faire l'avocat du Diable, Monsieur le Président, je dirais qu'il devait paraître inconcevable au Général Lee de voir des soldats états-uniens envahir un État de l'Union, quitte à tuer des citoyens états-uniens. On peut comprendre qu'il ait refusé de prendre le commandement d'une telle armée. D'un autre côté, qui pourrait vous reprocher de tenir à tout prix à maintenir l'unité des États-Unis ? Quitte, pour cela à tuer des soldats états-uniens.

- Ce ne sont pas des soldats. Ce sont des rebelles, des traîtres.

- Dites qu'ils sont rebelles à votre autorité, mais ne les appelez pas des traîtres. La plupart d'entre eux ont loyalement servi les États-Unis contre les Indiens, contre les Espagnols ou les Mexicains. C'est le malheur d'une guerre civile. On y est toujours le héros pour un camp et le criminel pour un autre. Qui qu'on soit, quoi qu'on fasse. C'est sans doute pourquoi je tiens tant à faire en sorte que la Confédération accepte le principe de renvoyer chez eux les soldats de l'Union blessés qui ne seront, hélas pour eux, plus en mesure de reprendre le combat. Mais je serai plus explicite devant les participants au Conseil de sécurité.

- Monsieur de Berdeilhe, je vous suis reconnaissant de ne pas profiter de la neutralité de la France pour esquiver votre devoir d'homme, que dis-je, de croyant. J'espère que M<sup>elle</sup> Barton pourra trouver le moyen de faire fonctionner sa société de bienfaisance. Ce serait, avec le pendant d'une telle société du côté des rebelles, la touche d'espérance pour l'après-guerre. Si on n'étouffe pas complètement la petite graine du pardon, alors les hommes et femmes de bonne volonté pourront faire revenir la confiance dans l'avenir. Mais nous voici arrivés à la salle de réunion. »

Tout le monde étant arrivé, John Nicolay est devant la porte. Il est sur le point de me faire entrer pour que, comme les autres, j'attende dans la salle l'entrée du Président.

- Non ! Nous allons procéder autrement. Annoncez simplement ; « Messieurs Lincoln et de Berdeilhe. »

- Pardon ? »

Le président répète l'annonce qu'il veut entendre. « M. de Berdeilhe n'a aucun autre statut que celui d'ami privé. »

Nicolay s'exécute. Plus tard, il me racontera sa sidération – mal masquée, en fait – et surtout il me précisera que plus jamais au cours des presque quatre années qui ont suivi il n'a eu l'occasion de refaire une telle annonce à l'entrée de la salle du Conseil de sécurité.

Je ne prends que moins d'une demi-heure pour exposer nos intentions à Hélène et à moi, l'avancement très embryonnaire de notre action, nos contacts avec des homologues au sein de l'Union. Je laisse certains points dans le vague pour inciter les participants à me poser les questions auxquelles je souhaite répondre. C'est ainsi que je précise que notre rôle caritatif ne s'exercera que dans les lieux de soins aux blessés et dans les camps de prisonniers tenus par les Confédérés.

- Les rebelles ! » éructe un hystérique.

- Les rebelles, admetts-je. »

Je reprends le contrôle de l'auditoire lorsque je précise que je compte visiter les hôpitaux pour éviter la captivité aux blessés nordistes trop atteints pour pouvoir un jour retourner au combat. Sur la question d'un participant à l'air bonasse, je précise que j'ai obtenu l'accord de M. Davis – j'évite de l'appeler Président – pour avoir l'accès à tous les hôpitaux et lieux de détention. Et j'en profite pour glisser qu'il me semble souhaitable que M<sup>lle</sup> Barton puisse jouir des mêmes autorisations. À la fin des questions, je me lève et à ma grande surprise le Président Lincoln se lève aussi pour me raccompagner dans le couloir, hors tout protocole. Il me serre la main ce qui est peu courant en Amérique et encore moins de la part d'Abraham Lincoln. Un garde me prend en compte pour me guider jusqu'au mess. En commençant à m'éloigner, j'entends Nicolay aboyer : « Le Président des États-Unis d'Amérique ! » La réunion officielle du Conseil National de Sécurité va commencer.

Lorsque nous arrivons chez les Piétri, Hélène n'est pas encore arrivée. L'Amiral est à son bureau à l'ambassade et Mme de Piétri est en visite en ville. Je donne campo à Simon qui repart vers l'ambassade avec le cocher et la voiture. Je profite de cette pause pour avancer mes notes des jours précédents et de celui-ci. J'en extraurai les éléments de mes rapports diplomatiques au Gouverneur de la Guadeloupe et à l'Ambassadeur Mercier de Lostende. En fin d'après-midi, un peu après le retour de Mme de Piétri, je commence à trouver qu'Hélène tarde beaucoup. Lorsque l'Amiral rentre à son tour avec Simon que je ne pensais pas revoir ce soir, je leur dis mon inquiétude. Je précise à l'Amiral qu'Hélène ne devait se rendre que chez Clara Barton et ensuite prendre une calèche pour revenir ici.

- Simon, fait l'Amiral, prenez ma voiture et mon cocher et allez chez M<sup>lle</sup> Barton avec le Baron de Berdeilhe pour savoir si elle s'y est présentée. »

Une demi-heure plus tard nous sommes fixés. Clara Barton est absente mais Susan nous précise qu'Hélène est repartie avec une calèche après le thé, vers six heures. Il faut nous rendre à l'évidence, Hélène a disparu dans Washington. Sans perdre de temps nous nous rendons au bureau du *Secret Service* où nous étions ce matin. Un officier de permanence nous entend et fait immédiatement télégraphier à divers bureaux de police. Après nous avoir demandé s'il y a un poste de télégraphe chez l'Amiral il nous conseille de retourner là-bas attendre des nouvelles.

C'est au moment de nous mettre à table sans appétit que tombe la nouvelle : le corps d'une femme a été déposé à la morgue de l'Hôpital central de Washington. La personne correspond au signalement d'Hélène et son visage est celui du portrait photographique de ma fiancée, fourni par le *Secret Service*.

En moins de vingt minutes, nous sommes dans la morgue, devant un corps nu allongé sur le dos, en présence d'un *forensic pathologist*, un médecin légiste. Il est satisfait de notre présence pour avoir l'identité de la morte avant de rédiger son rapport.

Dire que nous étions ici pour une action caritative et que ma fiancée gît morte devant moi. Le coup est si fort qu'il ne me fait même pas mal. Une sorte de paresthésie mentale.